Adresse indirecte et injure ?

Évelyne Larguèche

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clo/1297>

DOI : 10.4000/clo.1297

ISSN : 2266-1816

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2011

Pagination : 139-156

ISBN : 978-2-85831-202-3

ISSN : 0396-891X

Référence électronique

Évelyne Larguèche, « Adresse indirecte et injure ? », *Cahiers de littérature orale* [En ligne], 70 | 2011, mis en ligne le 18 mars 2013, consulté le 01 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/clo/1297> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clo.1297>

Ce document a été généré automatiquement le 1 juillet 2021.

Cahiers de littérature orale est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Adresse indirecte et injure ?

Évelyne Larguèche

- 1 Proposer un titre sous la forme interrogative montre que la proposition ne va pas de soi et qu'il y a précisément lieu de poser la question. Comment en effet concevoir que l'adresse indirecte puisse concerner l'injure qui, presque par définition (si tant est qu'il y en ait une), est en général considérée comme la plus directe des adresses ? Le mode de l'interpellation y règne en maître, la rhétorique n'y est pas de mise, la syntaxe est escamotée ou inexistante, seules comptent les formules percutantes assénées comme autant de coups, lancées comme autant de projectiles. Faut-il même rappeler que la situation d'injure est généralement appréhendée comme un duel entre un injurier (celui qui injurie) et un injurié (celui qui est injurié), ou encore comme un combat de boxe où les « directs » du droit (ou du gauche) viennent scander l'affrontement.
- 2 Dans la société française contemporaine à laquelle nous nous référons dans cet article (et qui constitue notre terrain de recherche principal depuis de nombreuses années), l'injure ressortit à trois domaines distincts, mais mal différenciés dans l'usage des termes qui en dépendent.
- 3 Fait banal et quotidien qualifié en général de cette notion un peu fourre-tout de violence verbale qui va de la simple impolitesse aux incivilités les plus brutales, ou encore des réflexions désobligeantes aux qualifications les plus infamantes, que ce soit dans l'espace public ou dans une sphère plus ou moins privée, l'injure est un comportement relationnel difficile à circonscrire et délimiter (Lagorgette, 2009). Acte langagier au sens large, incluant gestes, attitudes, représentations graphiques, une certaine conception lexicologique de l'injure à partir de laquelle sont composés des dictionnaires, des anthologies, des florilèges, donne à penser que des termes ou expressions sont injurieux en eux-mêmes, et cela en dehors de tout contexte (Larguèche, 2009).
- 4 Dans le même temps, il ne se passe pas un jour où ne soit rapportée par la presse telle remarque désagréable d'un personnage politique vis-à-vis d'un autre. Ou tout simplement qu'un procès fasse rejaillir des qualifications déshonorantes ayant provoqué force indignation, ou encore que soient publiés des articles mettant en cause tel ou tel, et sans même parler de la presse dite satirique, tant écrite qu'audiovisuelle.

L'injure devient alors un délit régi par le Code pénal dans le cadre de la Loi sur la liberté de la presse du 29 juillet 1881, et ce malgré le dogme d'une liberté d'expression qui se veut sans entraves. L'article 29 la définit ainsi : « Toute allégation ou imputation d'un fait qui porte atteinte à l'honneur ou à la considération de la personne ou du corps auquel le fait est imputé est une *diffamation*. Toute expression outrageante, termes de mépris ou invective qui ne referme l'imputation d'aucun fait est une *injure* ». (Desmons et Paveau, 2008 ; Larguèche, 2009). Or dans le langage courant, on s'aperçoit que les termes sont employés les uns pour les autres, la diffamation, par exemple, servant couramment à désigner l'injure, quand ce n'est pas la « diffamation injurieuse » !

- 5 Enfin, le troisième domaine bien distinct, mais dont la particularité n'est pas toujours perçue, est celui de l'injure comme genre littéraire (Cabaret et Vienne-Guerrin, 2013) dont la richesse sémantique fait oublier la dimension injurieuse vis-à-vis des personnes concernées. À moins, comme nous le soutenons, que cet effet littéraire ne soit précisément possible que parce que les cibles n'ont pas connaissance des propos tenus, du fait en général d'un décalage dans le temps (Larguèche, 2009, 2011, 2013). Dans ces trois domaines intriqués, il est en tout cas difficile de se repérer et la confusion règne le plus souvent dans les esprits.
- 6 En posant la question de l'adresse indirecte par rapport à l'injure précisons tout de suite qu'il ne s'agit pas pour nous d'étudier les diverses techniques de camouflage et de masquage de « ce qui est dit », c'est-à-dire des énoncés, qui permettent généralement de contourner toutes sortes d'interdits en vigueur dans telle ou telle société, à une époque donnée. Ce n'est pas ce qui nous intéresse ici. En revanche, notre approche étant résolument pragmatique, s'interroger sur « à qui c'est dit », c'est-à-dire en nous tournant du côté de l'énonciation dans la perspective de l'*effet injure*, c'est montrer que l'adresse dans l'injure est beaucoup moins directe qu'on ne le pense.

L'adresse indirecte ou l'injure à trois

- 7 En examinant les situations de communication et en tentant de les différencier (Larguèche, 1983, 2009), apparaît nettement une configuration que, schématiquement (et par opposition à la représentation du duel), on peut définir comme l'injure à trois. Dans notre typologie, il s'agit de l'injure référentielle où trois rôles entrent en jeu : un injurier (celui qui prononce l'injure) s'adresse à un injuriaire (celui auquel s'adressent les paroles) à propos d'un injurié (celui qui est concerné par l'injure), et il peut y avoir ou non présence de tiers. L'important est que l'énoncé de l'injure, son contenu, concerne celui auquel les paroles ne sont pas forcément adressées. Bien des situations de ce type se rencontrent tous les jours et dans tous les domaines, mais on n'y prête en général pas attention tout l'intérêt se reportant sur le contenu de ce qui est dit, ou encore et davantage, sur les personnes prises comme cibles.
- 8 L'injure à trois se distingue nettement de l'injure à deux, que nous appelons l'injure interpellative, dans laquelle l'adresse est directe et où les propos concernent bien l'interlocuteur, c'est-à-dire dans laquelle l'injuriaire est en même temps l'injurié. Cette situation, qui d'une certaine façon correspond à la représentation caricaturale de l'injure, est en réalité peu fréquente dès lors qu'on l'examine de près. La plupart du temps, il y a présence d'un témoin (ou de plusieurs), et la question peut se poser de savoir si par le truchement de l'adresse directe, l'injurier ne s'adresse pas en fait (indirectement donc) au tiers plus qu'à l'injurié lui-même. Ce qui renvoie encore à

l'injure à trois, mais du point de vue de l'effet et non de la configuration du discours. Enfin, de façon plus générale et en même temps plus pernicieuse, le seul fait qu'il y ait présence d'un tiers transforme toute injure à deux en une injure à trois, puisqu'indépendamment de la volonté de l'un ou l'autre antagoniste, celui auquel l'injure est adressée directement, se trouve être injurié devant témoin. Là encore, les situations de ce type sont légion et les réactions de l'injurié, qui parfois paraissent disproportionnées, sont peut-être à mettre en relation avec cette condition particulière.

- 9 Il conviendrait sans doute aussi de s'interroger à propos de la situation du juron, dans laquelle, selon notre typologie, il n'y a ni injurieux ni injurié, mais seulement un injurieux (ou un jureur). Beaucoup y voient une injure adressée on ne peut plus directement à Dieu ou au diable, ou encore une prière d'intercession, disons de malédiction, mais dont on ne connaît pas forcément le destinataire, quand ce n'est pas l'injurieux lui-même. Mais qu'en est-il lorsqu'il y a présence d'un témoin, le juron ne peut-il être considéré aussi comme une adresse indirecte, dans laquelle celui qui est présent prend le rôle d'un injurieux, et parfois même d'un injurié¹ ?
- 10 L'analyse des situations de communication vient donc contredire la représentation communément admise de l'injure comme un affrontement entre deux personnes. Non seulement l'injure à trois existe, mais elle est beaucoup plus courante qu'on ne le croit. Et ce constat entraîne un autre. Aux caractéristiques de la situation de communication se combinent des procédés bien particuliers. L'injure référentielle est sans aucun doute celle qui est vraiment représentative de certains mécanismes et notamment du procédé de la spécificité. Nous avons en effet distingué deux grands types d'injure (Larguèche, 1983, 2009). Ainsi, l'injure spécifique, comme son nom l'indique, « spécifie » son attaque, elle la particularise, elle qualifie une personne et pas une autre, elle dépeint au plus près du vérifiable ou du vraisemblable. Les figures de rhétorique les plus sophistiquées, métaphores et métonymies, se mettent au service de la spécificité pour décrire au plus juste celui qu'il s'agit de dévaloriser et de rabaisser. L'injure non spécifique en revanche, désignée en quelque sorte par le négatif, « ne spécifie pas » son attaque, ne la particularise pas, elle utilise des formules et des expressions péjoratives prêtes à l'emploi pouvant servir pour pratiquement tout le monde et en toutes circonstances et ne se préoccupant pas de la véracité ni même de la vraisemblance. Métaphores et métonymies font en général place à des catachrèses, c'est-à-dire à ces figures usées qui n'ont plus qu'un sens codé variant selon l'époque et la société, et qui constituent un grand nombre de ce que l'on appelle couramment les mots d'injure recensés en tant que tels dans divers dictionnaires.
- 11 Alors que l'injure non spécifique est en général peu employée et mal reçue dans le cadre de l'injure référentielle et donc dans la configuration-type de l'adresse indirecte, l'injure spécifique y est de façon évidente particulièrement à l'œuvre. Pourquoi ? Parce qu'il s'agit pour l'injurieux de convaincre celui auquel il s'adresse, l'injurieux, de ce qu'il dit à propos de la personne concernée, l'injurié (que ce soit ou non en sa présence, qu'il ait ou non connaissance de ce qui est dit). Il le fait en recourant à l'argument de la vérité, en jugeant, dénonçant, accusant, mais il peut aussi avoir recours au rire, maniant la dérision, l'humour, la moquerie. Enfin, fort d'une position dominante, il peut tout simplement mépriser, discriminer, humilier, sans se soucier d'une quelconque contestation.

Au nom de la vérité

- 12 L'adage : « Il n'y a que la vérité qui blesse », induit d'emblée un lien entre vérité et injure, mais il laisse tout autant entendre que dans le cas inverse, donc s'il n'y a pas vérité ou que l'argument est pur mensonge, il ne devrait pas y avoir de blessure ni d'injure. Or il est évident que ce n'est pas le cas et que, de plus, c'est cet adage lui-même qui est donné en réplique lorsque l'injuré s'insurge contre la fausseté du propos et la mauvaise foi de l'injuteur.
- 13 La vérité revêt avec l'injure un sens particulier. Elle doit s'entendre comme ce qui est dévoilé, pour ainsi dire dénoncé, par quelqu'un d'autre, ce qui sous-entend que cette vérité est habituellement dissimulée et que son dévoilement révèle forcément quelque chose de condamnable, d'inavouable ; être dévoilé c'est être montré sous un aspect censé être dissimulé parce qu'il n'y a pas de quoi en être fier, en d'autres termes c'est être démasqué.
- 14 Le fait de révéler est ainsi proche de l'accusation et de la dénonciation. Lorsqu'il s'agit de l'imputation d'un fait, c'est typiquement le cas de la diffamation et la vérité peut même être parfois invoquée par le diffamateur (c'est l'*exceptio veritatis*) et admise par le tribunal. Avec l'injure, les choses sont moins nettes, il ne s'agit pas de dénoncer un fait, mais plutôt un défaut physique ou moral, une action ratée, une situation embarrassante, etc., qui par sa révélation ternit l'image de la personne concernée. La « vérité » qu'il s'agit de dévoiler peut bien être « vraie », et même plus ou moins connue de tous, ressentie peut-être davantage par certains, ce qui compte c'est le fait de démasquer celui qui cherche à la dissimuler en voulant le plus souvent à tout prix donner de lui une image opposée. Ainsi ce n'est pas tant le défaut en tant que tel qu'il importe de dévoiler, mais sa dissimulation. Dans la sphère privée ou dans des petites entités collectives chacun tient à garder la meilleure image de soi possible, tout en étant en général conscient de ses défauts, de ses manques, de ses ratés. Mais que quelqu'un s'avise de les révéler, de mettre en exergue telle caractéristique physique, ou même de supputer telle ou telle mauvaise intention, cela est à coup sûr ressenti comme une dévalorisation, un rabaissement de la personne, une injure.
- 15 Dans cette optique, la critique qui se prévaut le plus souvent de la vérité, est en quelque sorte potentiellement injurieuse, c'est-à-dire comporte en elle-même un risque d'injure. On y pense rarement et à chaque fois on s'étonne de la distorsion entre l'intention et l'effet. Le fait de critiquer, dans son principe, ne devrait pas être concerné par l'injure, car il n'a pas pour objectif la dévalorisation ou le rabaissement de la personne, mais la juste appréciation de telles actions, telles idées, telles productions, dans ce qu'elles ont de bon et dans ce qu'elles ont de mauvais. La critique est même censée comporter un aspect positif, qui est d'aider à voir les éventuels défauts pour pouvoir les corriger, ou tout simplement en débattre. Pourtant, dans la pratique, la proximité de la critique avec l'injure est manifeste du fait de la difficulté de séparer les actions, les idées ou les productions de ceux qui en sont les auteurs, et cela autant de la part de celui qui critique que de celui qui en est l'objet. De plus, la critique, du côté de l'émetteur, pose toujours la question de la part subjective inhérente à tout jugement et, du côté du récepteur, la difficulté à admettre un jugement défavorable concernant ce qui vient de soi, n'a d'égal que la facilité à le reconnaître lorsqu'il est favorable.
- 16 Dans la vie quotidienne, la critique prend pour ainsi dire inévitablement un sens de reproche, de désapprobation. Que ce soit à l'école, dans l'entreprise, ou tout autre cadre

collectif, l'aspect positif, l'incitation à corriger et à mieux faire, est rarement accepté comme tel d'emblée, il y faut toutes sortes de précautions oratoires pour la faire admettre par l'intéressé. Ce sont en principe des actes qui sont jugés, mais comme c'est une personne qui en est responsable, le reproche rejaillit obligatoirement sur elle. L'adresse peut être aussi bien directe qu'indirecte. Directe, la critique est adressée à la personne, à la deuxième personne (qu'il s'agisse du vouvoiement ou du tutoiement) qui dans ce cas peut répondre sur le moment. Indirecte, la critique désigne l'intéressé en troisième personne en s'adressant au public dont il fait lui-même partie. Il peut réagir ou non. Mais dans les deux cas, celui qui est critiqué l'est devant un ou des tiers, et s'il se sent injurié, il l'est alors devant témoin.

- 17 Dans le cadre particulier et bien institutionnalisé comme celui de la critique littéraire ou artistique par exemple, l'adresse indirecte est particulièrement à l'œuvre puisque celui qui critique s'adresse à un public (lecteur, téléspectateur) à propos d'un auteur qui, s'il n'est pas présent, a en général connaissance des propos tenus en même temps que le public. La dimension médiatique que prend le jugement porté sur une œuvre montre à quel point celui-ci rejaillit sur l'auteur, non seulement sur sa production qui fait ou ne fait pas recette, mais sur lui-même, sur sa personne qui se voit encensée, adulée, réclamée, interviewée sur toutes les ondes, ou tout au contraire « descendue », laissée dans l'ombre, sinon rejetée, ou acceptée seulement dans de petits cercles. Sans doute, est-ce la loi du genre ; il n'empêche que la blessure, sinon l'injure, n'est pas loin. De plus, ici, une réaction de l'auteur est non seulement mal venue, mais difficilement envisageable puisque le jugement provient de ceux qui sont habilités à le prononcer et qu'il concerne la production et non l'auteur. En dévoilant une susceptibilité excessive, il ne ferait que renforcer le bien-fondé de la critique.
- 18 Lorsque la critique ne vise qu'à détruire et que les arguments utilisés sont empreints d'une telle subjectivité que l'intention de nuire y est manifeste, elle tend alors au dénigrement. Son impact est ainsi moindre que celui de la critique, parfois même il se trouve dénoncé par d'autres critiques et se retourne alors contre celui qui l'a émis. Il en est souvent ainsi avec le genre littéraire du pamphlet, la dénonciation perd parfois toute vraisemblance du fait de propos dont l'outrance et l'agressivité laissent transparaître la subjectivité, et il peut produire alors chez le lecteur l'inverse de l'effet souhaité, sauf pour les partisans inconditionnels. Cependant, la part de dénigrement dans la critique n'est pas toujours perceptible.
- 19 En revanche, si le dénigrement peut apparaître comme une dérive de la critique, il s'allie particulièrement bien avec le fait de médire, de dire du mal de quelqu'un, au nom de la vérité, en toute bonne foi, mais parfois aussi de façon volontairement mensongère. La médisance présente cependant une particularité qui est de se pratiquer « dans le dos » (Larguèche, 2006, 2009), c'est-à-dire que celui dont il est question non seulement n'est en général pas présent, mais surtout n'a pas connaissance des propos tenus sur lui. Est-ce pour cette raison qu'une personne sait que, lorsque l'on parle d'elle sans qu'elle soit présente, il y a une forte probabilité que ce ne soit pas en bien, comme s'il y avait une sorte de « présomption de médisance » ? La médisance se rapproche du ragot, du colportage, du commérage, toutes ces désignations ayant en commun que ce qui est rapporté n'a rien de valorisant pour la personne concernée. Pourtant, dès lors que celui qui est concerné n'a pas connaissance des propos tenus sur lui, il n'y a, à strictement parler, ni blessé ni injurié. Cette situation que nous avons qualifiée d'anomalie, précisément parce qu'elle représente un défaut par rapport à la

configuration-type de l'injure à trois, permet en revanche de mettre en évidence une tout autre perspective de l'effet injure qui est celle de l'instauration d'une complicité entre l'injuteur et l'injurié et non plus celle de l'affrontement entre l'injuteur et l'injurié.

Au nom du rire

- 20 Si le recours à l'argument de la vérité sert à convaincre, le recours au rire consiste plutôt à séduire. Dérision, humour, moquerie en constituent les principaux registres, et si la frontière entre la critique et l'injure est parfois bien ténue, la limite est ici encore plus difficile à établir tant ils contiennent en eux-mêmes une dimension injurieuse. Cette proximité avec l'injure est due principalement au fait qu'il s'agit le plus souvent de faire rire à propos d'autrui en utilisant notamment le procédé du démasquage. Dans la sphère publique, la dérision est élevée au rang d'institution ; satire ou caricature, elle concerne d'une façon générale les mœurs de la société, mais le plus souvent des personnes que leur fonction ou leur profession ont promues « personnages publics » et qui de ce fait se trouvent naturellement exposées à être prises pour cibles.
- 21 Procédés spirituels, humoristiques ou même grotesques, concourent le plus souvent à faire que la dévalorisation et le rabaissement passent au second plan. Il s'agit d'un genre qui a ses règles et ses limites. En principe, l'objectif est de faire rire le public plus que de blesser la personne concernée. Ainsi, celui qui proteste risque d'être tenu pour un trouble-fête qui vient gâcher le plaisir et empêcher de rire. L'humour et la dérision sont souvent appelés à la rescousse pour justifier l'objectif de faire rire aux dépens de telle personne (ou encore tel groupe ou telle institution) et d'obtenir l'adhésion d'un public. Les procès intentés contre les humoristes sont fréquents et certains ont eu un retentissement particulier. La « liberté d'expression », argument le plus souvent avancé, devient prétexte à faire passer « sa » vérité sans s'occuper de celle des autres, et le « droit au blasphème » est même une formule qui fait recette pour s'autoriser cette liberté sans limites.
- 22 Entre personnes privées, il n'en va pas tout à fait de même, la frontière de la moquerie avec l'injure étant encore plus mince et plus fluctuante. Sans doute, est-ce là encore une raison pour que ceux qui rient de quelqu'un d'autre ne le fassent pas devant lui, et même ne le lui fassent pas savoir. La blessure est ainsi évitée, ce qui explique que la plupart du temps on se moque de personnes qui sont absentes ou ne peuvent entendre. Le rire « sous cape » des écoliers entre eux, en se cachant derrière leurs mains et en baissant la tête, est sans doute à juste titre pris par l'enseignant comme une moquerie à son égard. Peut-être davantage encore que la critique, la moquerie ne se conçoit que dans une configuration triangulaire, car si la critique est possible entre deux personnes, il semble que ce soit plus difficile pour la moquerie, sauf en contexte amical, comme pour l'injure elle-même.
- 23 Le trait d'esprit entre particuliers est souvent fort apprécié au sein de petits groupes, car il séduit du fait de techniques plus ou moins fines, plus ou moins subtiles, qui font passer au second plan le démasquage. Mais, le plus souvent, tout comme avec la médisance, la situation doit être considérée comme une anomalie. Celui qui est pris pour cible n'a généralement pas connaissance de ce qui se dit de lui, ce qui permet à ceux qui sont présents de se laisser aller au rire. Il n'y a à strictement parler pas d'injurié en tant que tel (Larguèche, 1993, 2009), mais une cible désignée qui, pour

permettre la complicité et la connivence entre l'injurier potentiel et l'injuriaire, représente la fonction d'injurié. Comme dans le cas de la médisance, cette distinction n'est généralement pas prise en compte, on y voit tout simplement de façon réductrice, un injurier (celui qui se moque, ou celui qui médit) et un injurié (celui qui fait l'objet de la moquerie ou de la médisance), alors qu'il n'y a qu'un injuriaire (ou plusieurs) qui rit ou acquiesce aux propos. La contre-épreuve est facile. Il suffit que l'injuriaire ait un lien quelconque avec celui qui est concerné par les propos moqueurs ou médisants, il s'insurgera s'estimant en quelque sorte injurié à la place de l'autre, ce qui, s'il y a d'autres personnes présentes, fera tomber à plat, l'effet désiré.

Au nom du plus fort

- 24 Enfin, il est une autre manière de convaincre qui diffère totalement, car, contrairement aux apparences, elle ne dépend pas des propos tenus. La spécificité ne tient pas à l'adéquation entre les propos et les caractéristiques individuelles de l'injurié mais à une dissymétrie de statut entre les protagonistes, l'un étant d'un statut supérieur à l'autre. Le fait d'être détenteur d'une position supérieure n'a pas en soi de caractère blessant, certaines activités entraînent de par leur nature des statuts de dominants et des statuts de dominés. Mais la position de dominant produit facilement des comportements méprisants à l'égard de ceux qui sont d'un statut inférieur et par conséquent dans une position de dominés (Larguèche, 2000, 2009).
- 25 Le mépris n'a pas rang d'institution, au contraire de la moquerie et de la critique, mais les groupes « dominants » instaurent, consciemment ou non, un mépris qui se traduit parfois par des actes discriminatoires, ou en tout cas ressentis comme tels par ceux qui s'en estiment les victimes.
- 26 Mépriser quelqu'un va de la simple indifférence au dédain bien marqué ou encore au dégoût nettement exprimé. Dans la situation de l'adresse indirecte, les qualifications péjoratives les plus banales peuvent ainsi servir à désigner celui qui est concerné par les propos ou même à qui les propos sont adressés. Il y a ainsi complicité tacite, la non-contestation sinon l'approbation des propos paraissant d'emblée acquises. On a donc une sorte de ralliement au plus fort ou au dominant. Exprimé moins crûment, le mépris peut tenir à la connotation péjorative sous-jacente à certains termes, ou à certaines formules. Celle-ci nécessite une très bonne connaissance de la langue et du milieu socioculturel, car elle se niche parfois dans des formules idiomatiques ou dans les détours complexes du « politiquement correct ». Le ton peut aussi à lui seul indiquer le mépris, alors que sont prononcés des propos tout à fait banals. La connotation péjorative est sans doute aussi ce qui oblige parfois à prévenir : « Attention, ce n'est pas une injure ». Une forme de mépris à laquelle on ne pense pas toujours est le silence qui peut signifier qu'on ne veut même pas adresser la parole à quelqu'un, qu'on le tient pour quantité négligeable, pour moins que rien. De même refuser de répondre peut être considéré comme un refus de communiquer, une manière d'exprimer son mépris, de signifier à l'autre qu'il n'est pas du même monde.
- 27 L'adresse indirecte ou l'injure à trois utilise divers procédés, et il en est un qui précisément se sert de l'affrontement entre deux personnes, pour en fait viser l'adhésion d'un public. On a ainsi deux niveaux : une adresse directe entre l'injurier et l'injuriaire/injurié, et une adresse indirecte entre l'injurier et l'injuriaire (public) à propos de l'injurié. Schématiquement deux personnes s'affrontent et de l'affrontement

sortent un gagnant et un perdant, mais c'est le public qui est déterminant, c'est de lui dont dépend le verdict. Les débats, et notamment ceux des campagnes électorales, sont particulièrement représentatifs de ce genre de situation. Le duel auquel se livrent les candidats n'est qu'un échange d'arguments les plus spécifiques possibles, au nom de la vérité. On n'hésite pas à dénoncer et accuser afin de dévaloriser et de rabaisser l'adversaire, pour convaincre le public d'opter pour le meilleur. Après l'élection, le gagnant entraîne avec lui une approbation plus générale, précisément au nom du plus fort.

- 28 Dans le genre particulier des joutes d'injures (ou encore injures rituelles) notamment entre adolescents, il en va un peu différemment même si là aussi, il s'agit de la situation de l'injure à trois qui joue l'injure à deux devant un public (Larguèche, 1997, 2009). Ces joutes sont des compétitions assimilables en bien des points à un sport. Il s'agit de combattre à coup d'injures, mais selon des règles bien précises qui, si elles ne sont pas respectées, disqualifient celui qui les enfreint (Vettorato, 2008). Ces injures ne sont précisément pas à prendre au sérieux et la seule chose qui compte est de se maintenir en scène, de répliquer et, pour gagner, d'avoir le dernier mot, car perdre c'est rester coi, avoir le bec cloué. À la différence du cas des campagnes électorales, le public ne désigne pas le gagnant, c'est de l'affrontement lui-même que résultent un gagnant et un perdant. Le public se rallie ainsi au vainqueur tandis que le vaincu se voit délaissé, ignoré. Gagner est certes une marque de domination, mais ici elle est éphémère et ponctuelle, et le domaine où elle s'exerce est particulier et restreint. Le fait de perdre cependant est très souvent ressenti comme une dévalorisation, un rabaissement de la personne ; le perdant est bien d'une certaine façon injurié devant témoin.

Image de l'autre, image de soi

- 29 Qu'il s'agisse du recours à l'argument de la vérité, à la séduction par le rire, ou du ralliement au plus fort, le procédé dans ces différents registres que sont la critique, la moquerie et le mépris, revient à dévaloriser ou rabaisser l'image de celui qui est concerné par les propos qu'adresse un locuteur à un locataire. La proximité avec l'injure est prégnante, à condition évidemment d'admettre qu'il s'agit de l'injure à trois, dans laquelle l'adresse indirecte est à l'œuvre, l'injuteur s'adressant à un injurieux à propos d'un injurié. Ce qui est apparemment en cause c'est donc l'image de cet autre que représente l'injurié. Quelle est-elle ? Pour l'injuteur d'une part, pour l'injurié d'autre part ? Mais pour l'injurié, c'est l'image de soi qui est en question.

Image de l'autre

- 30 S'attaquer à l'image de l'autre pour l'injuteur, c'est le plus souvent dévoiler, ou simplement mettre en exergue, chez l'injurié, une caractéristique objective, fondée sur l'apparence de la personne ou sur son comportement. Argument de la vraisemblance sinon de la vérité, le choix d'une caractéristique objective se double d'une part de la valeur négative que l'injuteur attache à celle-ci et d'autre part de la connaissance d'une opinion similaire du côté de l'injurié (ou du témoin). Dans cette optique, le démasquage est un équilibre subtil, car il n'a pas en principe pour but de blesser l'injurié en révélant ce que ce dernier s'efforce de dissimuler. Mais il peut aussi se faire que, de façon plus perfide, l'injuteur choisisse telle caractéristique précisément parce

qu'il sait que l'injurié s'emploie à ne pas la laisser percevoir. Une personne « complexée » par rapport à son apparence physique par exemple (taille, corpulence, couleur de peau, etc.) s'estimera injuriée à la moindre allusion. Touchant ainsi un point faible, l'injurier prend le risque d'une réaction vive de l'injurié ce qui peut tout à fait aller à l'encontre de l'effet qu'il espérait du côté de l'injuriaire, qui se trouve gêné et mal à l'aise. Quoi qu'il en soit, l'injurier a pour objectif de donner une image dévalorisée de l'autre, pour convaincre l'injuriaire. Mais le convaincre de quoi ? Que c'est lui qui détient la vérité ? Qu'il est le seul à percevoir ce qui est caché ? On est ainsi souvent proche de la dénonciation et le genre du pamphlet en use tout particulièrement, au point qu'un effet boomerang, une sorte de retour à l'injurier, peut tout à fait en résulter, l'injuriaire n'appréciant pas forcément la méthode. Ou bien est-ce pour faire savoir à l'injuriaire que d'autres pensent comme lui ? L'injurier s'allie alors sûrement l'injuriaire, et fait de lui un complice. Avec la satire et la caricature on dira plutôt que l'injurier cherche à séduire l'injuriaire, plus qu'à le convaincre. Le séduire par son art qui précisément exige que quelqu'un en fasse les frais ? La limite n'est pas toujours facile à cerner et certains, donnant la priorité absolue au rire, ne conçoivent même plus qu'ils risquent de blesser la personne concernée et que, contrairement à ce qu'ils croient, cela n'augmente pas le rire de l'injuriaire.

- 31 Dans le cas où l'injurier est dans une position de dominant, la complicité, ou le suivisme, de l'injuriaire est acquise d'emblée, les désignations péjoratives dans les formules elles-mêmes ou dans la connotation péjorative qu'elles sous-entendent, sont partagées entre l'injurier et l'injuriaire.
- 32 Lorsque l'injurier doit jouer l'affrontement de l'injure à deux avec un adversaire, le public (l'injuriaire de l'injure à trois) durant le combat est tour à tour du côté de l'un ou de l'autre, et ce n'est qu'à l'issue du combat qu'il se ralliera au gagnant. On a donc ici un véritable duel verbal, au cours duquel l'injurier devient l'injurié et réciproquement à chaque répartie. Dans les débats lors des campagnes électorales notamment, l'adresse directe du duel permet de dire ce qui ne pourrait l'être en adresse indirecte puisque la personne concernée peut se défendre directement et même contre-attaquer. Mais au-delà des arguments utilisés visant à convaincre le public, les comportements de l'un et de l'autre, leur façon de répliquer, leur assurance ou non, leurs regards, leurs attitudes, sont tout autant pris en compte. Mettre en difficulté, mettre mal à l'aise, plus ou autant que ce qui est dit, contribue sans aucun doute à dévaloriser l'image de l'autre, ce qui a évidemment pour corollaire de valoriser la sienne.
- 33 Dans le cas des joutes d'injures, il n'en va pas tout à fait de même, car les propos tenus importent peu en eux-mêmes, la règle du jeu étant précisément de ne pas accorder de crédit à ce qui est dit, mais seulement de répliquer coûte que coûte. Il ne s'agit pas de convaincre le public, mais de gagner le combat contre l'adversaire.
- 34 Un point reste obscur. Pourquoi dévaloriser l'image de l'autre par le moyen de l'adresse indirecte au lieu de lui dire en adresse directe ? Comment ne pas penser à deux entraves ? L'une tiendrait au fait que l'image de cet autre appartient à un personnage possédant pouvoir et puissance, c'est typiquement le cas de la satire et de la caricature concernant des personnages publics. L'autre entraînerait de la part de celui qui est attaqué une réplique du même ordre, donc dévalorisant à son tour son image, et risquant même d'être encore plus blessante et de mener à la rupture du lien existant. L'adresse indirecte présente un avantage certain pour l'injurier, qui est celui de s'assurer la complicité d'un injuriaire, ce qui est pratiquement sans risques dès lors que

la personne concernée par les propos n'en a pas connaissance, comme c'est le cas avec la médisance.

- 35 Qu'en est-il de l'image de l'autre (celle de l'injurié) pour *l'injuriaire* (ou le témoin de l'injure à deux) ? Les caractéristiques choisies par l'injurier pour représenter l'injurié sont censées coller au plus près de l'image que donne la personne, cela lui « correspond bien » dit-on. C'est « bien vu », « bien envoyé ». L'image une fois produite fonctionne un peu comme la rumeur, elle demeure malgré les démentis et les preuves contraires. C'est un autre adage qui trouve ici un écho : « Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose ! » En fait le démasquage n'a le plus souvent d'impact que si l'opinion de l'injuriaire ou du témoin est favorable à la dévalorisation de l'image de la personne concernée, ou du moins si elle n'y est pas hostile. Faire rire est évidemment un des moyens pour faire pencher la balance du côté de l'injurier et faire tomber les éventuelles résistances.
- 36 Entre particuliers, c'est surtout l'inimitié sous-jacente, ou même le conflit ouvert préexistant qui fausse d'emblée l'équilibre. L'image de l'autre que chacun entend dévoiler est tellement empreinte de subjectivité que l'injuriaire ne peut être convaincu que s'il a déjà choisi son camp ou, plus sûrement, s'il appartient au même clan que l'injurier, et pas à celui de l'injurié. Démasquer n'est qu'un prétexte pour dévaloriser l'image de telle ou telle personne. C'est la dévalorisation elle-même qui devient la vérité. C'est l'image dévalorisée, rabaisée, de la personne concernée qui devient vraie, mais elle n'est vraie que pour ceux qui veulent qu'elle le soit.
- 37 Le cas où l'injuriaire (ou le témoin) acquiesce d'emblée aux propos désobligeants concernant l'injurié qu'énonce l'injurier du fait de sa position dominante, est sans doute plus fréquent qu'on ne le pense, et plus sournois, car le processus n'est pas toujours conscient. Il permet à l'injuriaire, le temps de l'énonciation, de se mettre du côté de l'injurier, du côté du statut de dominant. Il est évident que cela demande de la part de l'injurier une évaluation de l'état d'esprit de l'injuriaire ou du public devant lequel il tient des propos concernant telle ou telle personne. Les campagnes électorales représentent de ce point de vue une illustration particulièrement nette, fustiger l'adversaire se fait sans aucune résistance puisque le public est précisément acquis d'avance.

Image de soi

- 38 Qu'il s'agisse de l'injurier ou de l'injuriaire, l'image en question est bien celle de l'autre, de cet injurié de l'injure à trois, contre lequel ils se liguent le temps de l'injure. Pour *l'injurié*, en revanche, c'est sa propre image qui est concernée, celle qu'il a de lui-même, l'image de soi. Or ce qui peut être vérité ou même seulement vraisemblance aux yeux de l'injurier, et même d'un tiers, ne l'est pour ainsi dire jamais pour l'injurié, du fait du décalage entre l'image que ce dernier a, croit ou veut donner de lui-même aux autres, et celle qu'il donne effectivement.
- 39 Le choix d'une caractéristique par l'injurier provoque à coup sûr le doute : qu'est-ce qui apparaît de moi pour que je puisse être représenté de cette façon ? Pourquoi cet indice a-t-il été choisi plutôt qu'un autre ? Vrai ou non, que tel trait de sa personne soit exhibé, tel de ses actes dénoncé, tel comportement remarqué, leur font prendre une valeur négative, alors qu'à ses yeux ils n'en avaient pas forcément jusque-là. Même si le défaut ou le reproche est vrai aussi pour lui, ce n'est pas cette vérité-là qui le blesse,

mais le fait que soit choisie et exhibée de lui telle particularité pour dévaloriser toute sa personne.

- 40 Dans le cadre de la satire et de la caricature, la cible, tout personnage public qu'elle soit, ne peut pas ne pas être touchée d'une façon ou d'une autre, ne serait-ce qu'en voyant des traits de sa personne utilisés pour faire rire, ou des défauts et travers mis en évidence de façon triviale, qu'elle les connaisse ou les ignore, qu'elle les accepte ou les rejette, qu'elle en soit fière ou qu'elle en ait honte. Lorsque c'est précisément un point faible qui est révélé (volontairement ou non) par l'injurier, donc telle image qu'il craint de donner, l'injurié peut avoir une réaction apparemment disproportionnée (pour qui ne connaît pas ce point faible). Pour l'injurié la vérité n'a donc rien à voir avec la justesse des arguments. Il faut en quelque sorte inverser les termes : l'injure ne blesse pas parce qu'elle est vraie, mais l'injure porte juste parce qu'elle blesse, et la dévalorisation blesse à coup sûr (Larguèche, 1993, 2009).
- 41 Des registres comme la critique et la moquerie mettent en cause l'image de soi. Une image écorchée, égratignée même superficiellement, pourra, selon la plus ou moins grande susceptibilité de la personne concernée, entraîner une vexation jusqu'à être ressentie comme une blessure. Bien plus, ce qui pourrait être accepté entre deux, ne le sera pas dès lors que se trouvera un témoin, et que l'image sera dévalorisée non plus aux yeux d'un seul, mais aux yeux de tous.
- 42 Dans le cas du mépris que l'injurier d'un statut supérieur exprime à l'injurié d'un statut inférieur, l'image de soi est d'emblée rabaissée. Mais avec la complicité de l'injuriaire dans l'injure à trois, le mépris devient discrimination et rejet, quand ne s'y ajoute pas l'humiliation.
- 43 Lorsque l'adresse indirecte passe par l'intermédiaire d'un affrontement duel, le fait de perdre est très souvent ressenti comme une dévalorisation, un rabaissement de la personne. Tout dépend là encore, comme dans la critique, si la personne sait être suffisamment distante avec l'activité qui précisément la met en jeu. Pour certains, là où il n'est pourtant question que de gagner ou de perdre, d'avoir raison ou d'avoir tort, l'enjeu devient celui de « ne pas perdre la face ». L'importance de l'image de soi est évidente et c'est bien là encore une susceptibilité à fleur de peau qui fait qu'un perdant est parfois traité de « mauvais joueur » alors qu'un autre a su se montrer « fair-play », « beau joueur » !

L'adresse indirecte comme injure ?

- 44 La configuration triangulaire de l'injure à trois, beaucoup plus fréquente qu'on ne le croit, vient contredire la représentation de l'injure comme un duel. Au-delà des apparences, l'affrontement d'un injurier et d'un injurié passe au second plan, il fait place à une complicité entre l'injurier et l'injuriaire se nourrissant de la dévalorisation de l'image de l'injurié.
- 45 L'adresse indirecte comme évitement ou stratégie ? Poser la question est plus facile que d'y répondre et les réflexions auxquelles conduisent les analyses de l'effet injure concernant les protagonistes, c'est-à-dire ayant trait à l'image de l'autre et à l'image de soi, montrent que les objectifs conscients et inconscients sont plus complexes qu'il n'y paraît. Ainsi l'évitement de l'affrontement et du risque de réplique est sans doute à

prendre en considération, mais la stratégie visant une complicité et l'atout du deux contre un, nous semble encore plus déterminante.

- 46 Mais une autre question a surgi au fil de cette analyse. De façon plus souterraine, l'adresse indirecte ne laisse-t-elle pas percevoir une dimension injurieuse en elle-même ? Pourquoi ou plutôt, comment ? Ne serait-ce pas tout simplement dans le procédé de la désignation ?
- 47 La désignation dans l'adresse indirecte d'une certaine façon remplace l'interpellation propre à l'adresse directe. Parler de quelqu'un et non parler à quelqu'un, employer la troisième personne et non la deuxième personne. On ne peut s'empêcher de penser au geste de désignation, montrer du doigt, que l'éducation réprime. Reste que toute désignation n'est pas injurieuse, et qu'elle peut tout autant être laudative, et non péjorative. On peut désigner quelqu'un et en dire du bien, tout autant que désigner quelqu'un et en dire du mal. Mais montrer du doigt pour dénoncer, se moquer, humilier celui qui est ainsi désigné est bel et bien le ressort de l'adresse indirecte telle qu'elle est à l'œuvre dans l'injure à trois.
- 48 À cela s'ajoute que la désignation de la personne concernée se fait à partir de caractéristiques produisant une certaine représentation, ou image, différente de celle habituellement donnée. L'adresse indirecte se sert des figures de rhétorique, métaphores et métonymies, qui permettent de reconnaître la personne désignée, mais réfutent d'emblée toute dénégation et tout recours à une preuve quelconque puisque, contrairement à la diffamation, il n'y a pas « imputation d'un fait ». Du coup, la désignation qu'elle soit adéquate ou la plus fantaisiste, se trouve véhiculée et transformée au gré du colportage, de la rumeur, du ragot ou du commérage, au détriment pour ainsi dire du propre nom de la personne. Véritable lynchage à coups de qualificatifs et venant d'horizons divers, celui qui en est la cible se voit manipulé en tous sens, maltraité, sans pouvoir rien faire, car plaintes, répliques, etc. seront le plus souvent interprétées comme des aveux. La même désignation, en adresse directe, est davantage circonscrite au moment présent, pour la simple raison que dans ce cas la réplique de l'injurié ne manque pas d'intervenir empêchant ainsi la propagation du qualificatif.
- 49 Enfin, la complicité que permet d'obtenir l'adresse indirecte, cette alliance de deux contre un, lorsque la caractéristique choisie par l'injurier pour désigner l'injurié ne se trouve pas chez l'injurier et est censée ne pas se trouver chez l'injurié, a pour effet l'exclusion de l'injurié de leur monde et, bien évidemment, l'instauration ou le renforcement de leur union.
- 50 L'adresse indirecte comme injure ? Ces remarques ne sont que des hypothèses, mais elles se situent toujours dans la perspective de recadrer l'injure dans son énonciation, de s'intéresser à l'adresse précisément, plus qu'à ce qui est dit.

BIBLIOGRAPHIE

CABARET, Florence, VIENNE-GUÉRIN, Nathalie (éds), 2013, *Mauvaises Langues*, Rouen, Publications des Universités de Rouen et du Havre [sous presse].

DESMONS, Éric, PAVEAU, Marie-Anne (éds), 2008, *Outrages, insultes, blasphèmes et injures. Violences du langage et polices du discours*, Paris, L'Harmattan.

LAGORGETTE, Dominique (éd.), 2009, *Les insultes en français : de la recherche fondamentale à ses applications*, Chambéry, Éditions du Laboratoire Langages, Littératures, Sociétés, Université de Savoie.

LARGUÈCHE, Évelyne, 1983, *L'effet injure. De la pragmatique à la psychanalyse*, Paris, PUF « Voix nouvelles en Psychanalyse ».

LARGUÈCHE, Évelyne, 1993, *L'injure à fleur de peau*, Paris, L'Harmattan, « Santé, sociétés et cultures ».

LARGUÈCHE, Évelyne, 1997, *Injure et sexualité. Le corps du délit*, Paris, PUF, « Sociologie d'aujourd'hui ».

LARGUÈCHE, Évelyne, 2000, L'injure chez des préadolescents : l'influence d'un contexte, *Les Cahiers de la Sécurité intérieure*, 42 « Jeunes sans foi ni loi ? », p. 173-191.

LARGUÈCHE, Évelyne, 2006, Parole dans le dos, parole en face, médisance et injure, in Sylvie Mougin (dir.) *La Médisance*, Reims, Presses universitaires de Reims, p. 203-220.

LARGUÈCHE, Évelyne, 2009, *Espèce de... ! Les lois de l'effet injure*, Chambéry, Éditions du Laboratoire Langages, Littératures, Sociétés, Université de Savoie.

LARGUÈCHE, Évelyne, 2011, Et si l'injure ne se racontait pas !, *L'Homme*, 198-199, p. 355-366.

LARGUÈCHE, Évelyne, 2013, L'effet injure face à l'effet littéraire, in Florence Cabaret et Nathalie Vienne-Guerrin (éds), *Mauvaises Langues*, Rouen, Publications des Universités de Rouen et du Havre [sous presse].

MOUGIN, Sylvie (éd.), 2006, *La Médisance*, Reims, Presses universitaires de Reims.

VETTORATO, Cyril, 2008, *Un monde où l'on clashe. La joute verbale d'insultes dans la culture de rue*, Paris, Éd. des Archives contemporaines.

NOTES

1. Il suffit de dire le mot « con » ou « putain » en jurant pour que celui qui est présent puisse penser que cela s'adresse à lui. Au cours d'un match de tennis, le joueur Agassi avait crié « con ! » en entendant que sa balle était fautive. L'arbitre s'estimant injurié avait alors exclu le joueur tandis que ce dernier s'en défendait en expliquant qu'il jurait.

RÉSUMÉS

Injurier, être injurié : l'injure est communément admise comme un duel. Pourtant, poser la question « à qui s'adresse l'injure » permet de constater que « l'injure à trois » est, de fait, la situation la plus générale. Dévaloriser l'image de l'autre c'est ainsi le plus souvent s'assurer la complicité d'un tiers. Mais l'adresse indirecte en elle-même, en ce qu'elle désigne quelqu'un et pour ainsi dire le « montre du doigt », ne contient-elle pas une dimension injurieuse ?

To insult and be insulted: insulting is commonly thought as a duel. However, the response to the question as "to whom is an insult addressed" reveals that a three-party-insult-framework is the most frequent situation. Hence tarnishing the image of someone often secures the complicity of a third party. But is there not an insulting component in the indirect address itself, in so far as it is directed to someone, and in some respect points one's finger at someone?

INDEX

Mots-clés : effet injure, injure référentielle, critique, satire, mépris, dénonciation, complicité, séduction

Keywords : Abuse, Insulting, Criticism, Satire, Complicity, Scorn, Denunciation, Seduction